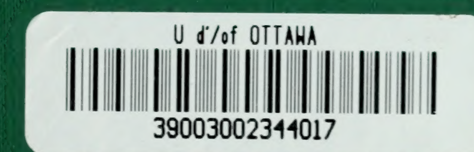

U d'/of OTTAWA
39003002344017

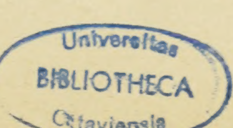
Ed. SPALIKOWSKI

AUTOUR DE LA MAISON DE
P. CORNEILLE

Anecdotes - Episodes et Souvenirs
Visiteurs et Admirateurs

PRÉFACE
d'ALBERT LAMBERT
de L'Odéon

Paris
Société d'Editions Littéraires
Place de l'Ecole de Médecine
4, rue Antoine-Dubois
1901



PRÉFACE

PREFACE

Voici un livre charmant, simple, clair, écrit d'une plume alerte de poète emmanchée dans le scapel d'un médecin, ce qui nous donnera quelques phrases coupantes, rapides coups de bistouri qui feront crier la bêtise humaine hélas sans la guérir ! Ces diables de médecins ont tous les droits conférés par Molière.

Coupandi, taillandi, perçandi
Et occidendi
Impune per totam terram !

Aussi, notre auteur après avoir

un peu *opéré* ces badauds qui déposent leurs insanités sur le registre exposé à leurs atteintes et à l'esprit qu'ils essaient d'avoir, va nous souligner avec plaisir les vers bien inspirés, les pensées bien recueillies, les élans enthousiastes des fidèles et religieux passants qui sont venus en pieux pélerinage à la simple et Auguste « Maison » de Petit-Couronne et n'ont pas pu retenir dans leurs cœurs ces exclamations rimées qui n'égalent pas sans doute, la Maitrise de celui qui les inspire ; mais quoi, la flamme de l'autel n'est pas obligée d'avoir l'éclat de l'auréole du Dieu.

Corneille, d'ailleurs, a connu

le Public de son vivant, il a entendu un des auditeurs de la « première » du Cid, et, non des moindres, - c'est l'Abbé de Bois Robert, s'écrier à la demande célèbre de Don Diègue :

Rodrigue as-tu du cœur ?
Non, je n'ai que du carreau !

Pourquoi y aurait-il moins de sots pour célébrer son immortalité que pour juger son génie vivant ?

Le registre peut continuer de s'emplir d'admirations délicates et grandioses ou d'effarantes platitudes. Tout cela c'est de la gloire ! Tout cela, c'est le bruit de la foule. C'est le flot humain et pas

plus que dans le réel Océan, chaque flot ne roule pas une perle. Laissez parler tout le public, le dieu reconnaîtra les siens !

Le Docteur écrivain a compulsé, recherché tout ce qui intéresse cette Maison sublime avec le soin le plus religieux et le plus filial. Il a évoqué avec inspiration des tableaux de la vie privée de ses hôtes au XVII[e] siècle. Il les fait revivre sous nos yeux et, grâce à son crayon magique, voila la petite maison habitée de nouveau par les deux frères-poètes. Ruche de génie dont les abeilles sont des aigles !

Cette petite Maison a dit un poète, c'est l'aire des « Corneille!

Au courant de la plume, la lancette du médecin saigne un peu l'oreille des touristes anglais dont le pitoyable vandalisme coute si cher à nos monuments.

On sent d'après quelques traits que si l'auteur ne se retenait, il ferait une plus radicale saignée à ces fils d'Albion :

Des biens des nations ravisseurs altérés
Le bruit de nos trésors les a tous attirés.

Mithridate, acte III, scène I.

Mais passons !

Invité amicalement à écrire la rapide préface de ce petit livre, je n'éleverai aucune critique sur aucun de ses chapitres : mais je laisse à M. Edmond Spalikowski toute la responsabilité du juge-

ment porté sur Polyeucte, l'avertissant le plus simplement du monde que je suis en contradiction absolue avec son analyse et ses conclusions.

Je respecte infiniment la science, je la crois capable de beaucoup de choses, mais pas de me démontrer que le génie, l'héroïsme ou le martyre sont des lésions cérébrales.

Ceci dit tout est parfait !

Et puisque notre spirituel auteur nous a ressuscité des évènements d'autrefois, me permettra t-il à propos de ce même Polyeucte, qui ne cesse jamais d'être le martyre de tout le monde et de toutes les époques, de glisser ce

tableau dans sa lanterne magique:

C'est l'an du Seigneur 1642.

Nous passons, un soir, dans une rue de Paris, près du Louvre à l'angle de la rue St-Thomas, deux ombres viennent de franchir la large porte au riche fronton armorié d'un hotel très célèbre en ce temps. Un valet va devant, balançant un falot au bout d'un bâton. La conversation est animée entre nos personnages. On ne peut citer les paroles qu'ils disent, ce serait sacrilège de leur prêter le moindre dialogue: mais en voici le sens :

1re OMBRE

Oh ! certes, c'est une lecture que je n'oublierai de longtemps.

2me OMBRE

Sincèrement M. de Voiture. ?

1re OMBRE

Oh ! certes, le grand, le splendide ouvrage, vous vous êtes égalé M. Pierre Corneille,

Mais... pourtant.

P. CORNEILLE

Me feriez-vous l'honneur de quelque critique.

VOITURE

Aucune — c'est sublime ... mais, vous l'avez dit, maître.

Nous ne goûtons jamais de parfaite allegresse
Nos plus heureux succès sont mêlés de tristesse.

P. CORNEILLE

Achevez, que me veulent vos restrictions ? L'ouvrage que je viens de lire a-t-il déplu et vous a-t-on chargé de me dire....

VOITURE

Aucunement, l'acclamation a été générale et l'enthousiasme sincère, c'est le sujet. Vous avez abordé un sujet.. croyez-moi digne ami, un sujet qui blesse un peu notre respect des choses de la religion. Un tel sujet ne doit pas s'exposer au théâtre. Entre nous, l'évêque de Vence, Mgr Godeau condamne la témérité de votre « Polyeucte. C'est porter atteinte à la religion qu'en étaler ainsi les maximes dans un lieu de plaisir ou règne couramment l'amour profane.

P. CORNEILLE

Est-ce là, croyez-vous l'avis général de cette haute assemblée ?

VOITURE

Oui, sincèrement, mon illustre ami et, si j'ose vous donner un conseil, vous retirerez votre ouvrage des mains des comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, vous garderez cette belle œuvre pour quelque collège et vous

exercerez votre beau génie sur quelque autre sujet dont vous sauriez, comme toujours, faire une merveille.

CORNEILLE

C'est bien, merci ! (La tête du poète s'incline sur sa poitrine - un long silence.

Les deux ombres se donnent l'accolade et se séparent. M. de Voiture part d'un pas léger par une ruelle précédé du valet à la lanterne. M. Corneille, d'un pas plus lent, alourdi par un gros chagrin gagne le carrefour vers les Halles et se heurte bientôt à un gai passant qui chantait pour distraire sa route - Qui va là ! - Oh ! pardon ! - Pardieu, quelle heureuse rencontre - C'est vous M. Corneille ? Oui, mais qui êtes-

vous ? - Oh ! pas un de vos amis, sans doute, car vous n'avez pas daigné me confier même un garde, un soldat dans votre nouvelle tragédie, j'en enrage ! Pourtant vous n'aviez pas à vous plaindre de mes services passés. - Votre nom ? Hauteroche... oui - Vous ne me connaissez pas.- Ah ! voila - je n'ai pas la renommée turbulente d'un Bellerose, d'un Beauchateau, d'un Floridor ou de votre Mondory, ce brillant Don Rodrigue - pourtant j'ai aussi du talent - M'avez vous vu dans ?....

"Calmez-vous, mon ami reprend Corneille, vous n'avez aucun regret à garder car je vais de ce pas retirer mon ouvrage de votre thé-

âtre..- Ah ! pardieu, c'est folie ... pourquoi ? - Ici, le poète marche plus vite, suivi du comédien et lui explique nerveusement les raisons de sa détermination. Les voix se perdent dans le lointain, les gestes s'effaçent dans la nuit. Rejoignons nos ombres : le poète s'est accoté sur une haute borne cerclée de fer, la lanterne d'une hôtellerie éclaire le haut front découvert et perlé de sueur de P. Corneille. Devant lui, le comédien haletant, essoufflé, gesticule, argumente avec éloquence dans l'espace et conclut ainsi : « Vous êtes avocat, M. Corneille et vous ne savez pas plaider votre cause, c'est donc nous qui la prendrons

en main et la ferons triompher. Un homme tel que vous ne doit avoir cure d'aucune coterie, si dorée soit-elle.- Il n'a qu'un Juge: - le Public! C'est le seul qui puisse rendre un arrêt et soyez tranquille, la Postérité le ratifiera. Venez, mon Maître, prenez mon bras, j'aurai l'honneur de vous reconduire chez vous, c'est là un rôle que le monde m'enviera, dans l'avenir.- mais avant que reprendre votre manuscrit à l'Hôtel de Bourgogne vous passerez sur mon cadavre de par Dieu!»

Les deux hommes s'éloignent, et ces paroles dernières nous arrivent dans un souffle lointain.

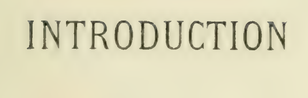
Oui livrons le combat.
Et laissons faire aux Dieux!

Et voilà comment le bon sens d'un obscur acteur sapa l'arrêt d'un hautain prélat et comment l'Hôtel de Bourgogne battit l'Hôtel de Rambouillet.

N'attaquez plus Polyeucte, mon cher Docteur,- il y a encore des comédiens pour le défendre.

Albert LAMBERT.

Odéon, 12 Décembre 1900.



INTRODUCTION

INTRODUCTION

Les grands hommes jouissent du privilège de passionner le public, surtout le public lettré, bien longtemps après leur mort. Non seulement leurs œuvres sont tour à tour admirées et critiquées, non seulement l'homme de lettres indiscret s'introduit dans leur vie privée, mais encore les conteurs humoristiques et les érudits, chagrins de n'avoir pu voir le « Maître » et lui causer, se consolent par le culte qu'ils professent pour tout ce qui le touche de près ou de loin.

Corneille mérite bien certainement que la postérité ait pour lui cette vénération qui n'est en somme que chose due.

Son œuvre, de plus en plus appréciée, survivra au milieu de la littérature décadente ; le chantre du devoir réveillera peut-être dans notre génération aveulie les sentiments de noblesse, de justice et d'enthousiasme qu'elle aurait toujours dû conserver, et si l'œuvre du poète normand n'avait seulement d'autre effet que de faire renaître dans les rangs de la société l'amour de l'idéal, à ce titre déjà il serait immortel, et son nom mériterait d'être inscrit non seulement sur le fronton de fastueux monuments, mais encore au fond du cœur de tous.

Aussi, en humble admirateur, me suis-je maintes et maintes fois attardé sous le toit de la maison de Couronne ! J'y ai puisé les documents de ce modeste volume pour lequel l'excellent, intelligent et dévoué gardien, M. Eug. Diot a bien voulu me fournir bon nombre de renseignements, dont je le remercie tout particulièrement.

AUTOUR DE LA MAISON

DE

P. CORNEILLE

AUTOUR DE LA MAISON
DE
Pierre Corneille

I. La RUE P. CORNEILLE. - LA MARE LES VOISINS DE CORNEILLE.

—

Ce n'est pas tant l'histoire déjà vieille de la vente, de l'achat et de l'aménagement de la maison de campagne de P. Corneille que je veux raconter ici, que la relation des faits, dits et épisodes récents qui s'y rattachent.

⁂

C'est sur la plus ancienne voie de Petit-Couronne que s'ouvre la porte d'entrée monumentale de la maison de Corneille.

D'ailleurs, l'ancienneté du Chemin, agrémenté de fondrières, de *saignées*,

et de *têtes de chat*, comme au XVIIe siècle, est suffisamment attestée par les maisons qui la bordent de chaque côté. Ce sont, pour la plupart, de vieilles bâtisses en charpente ou en pierres de Caumont, dont quelques-unes remontent certainement au XVIe siècle.

Si l'on parcourt, en effet en archéologue, les ruelles et sentes de ce quartier, on ne peut manquer d'être agréablement surpris de rencontrer des pans de murs en blocs quadrangulaires, percés d'ouvertures avec moulures et barreaux du XVIe, des portes à anses de paniers; et quelle profusion de puits intéressants !

Ces constructions sont demeurées en assez bon état, malgré la violence des bourrasques et les brouillards si fréquents dans la mauvaise saison.

Derrière la demeure historique, se trouve la mare, qui servit, on s'en sou-

vient, à faire reconnaitre la maison du poéte. (1).

Elle est restée ce qu'elle fut jadis au temps des Corneille, bordée par des peupliers et des saules qui ont remplacé depuis longtemps les premiers.

Chaque jour, les bestiaux viennent y boire, des lavandières y apportent leur linge, mais habituellement, le silence règne dans ce coin mystérieux, plein de verdure en été, au milieu de laquelle on distingue pourtant la tourelle de l'escalier de la rustique maison.

*
* *

On pourrait s'imaginer, à bon droit, que les habitants du pays sont fiers de posséder chez eux une relique aussi chère. Détrompez vous !

---

(1) Comme documents historiques voyez *F. Bouquet*,. Points obscurs et nouveaux de la vie de Pierre Corneille.- *L'Abbé Tougard.* - Contrat de vente des biens au Val-de-la-Haye. - *A. Decorde* - Note sur deux actes du tabellionnage de Rouen concernant la famille de P. Corneille. *Ch. de Beaurepaire.* - Pierre Corneille et sa fille Marguerite dominicaine à Rouen. *L. Muller* - Autour de Rouen. Notes de *M. Gosselin*, etc.

Pour la plupart d'entre eux, la demeure de Corneille n'est qu'une «*cambuse*» qui ne vaut pas la peine que l'on dépense d'argent pour la conserver. Donnez-là à l'un de ces paysans stupides, il mettra des pommes de terre et des choux dans les appartements, il transformera le rez de-chaussée en écurie et remise.

Au premier, il serrera ses fourrages.

L'un deux appelait un jour le gardien un balayeur de feuilles. et se plaignait amèrement d'avoir. comme contribuable, à verser un impôt pour l'entretien de *la boîte* ! Or, tout compte fait. cet imbécile parvenu se trouvait avoir à débourser par an, un centime pour la conservation de la maison de P. Corneille.

« Je vous dis, Madame, que le paysan est un cochon ! » déclarait un jour, un satirique dont je ne me souviens plus du

nom. à une dame qui voulait plaider la cause de l'homme des champs. — Le terme est un peu raide, mais j'ai des raisons personnelles de croire qu'il n'avait pas tout à fait tort pour certains. (1)

Si Corneille revenait au monde, et qu'il entendit les propos qui courent sur lui à Petit-Couronne, je suis sûr que le pauvre homme vendrait immédiatement le bien paternel pour se réfugier chez les Iroquois.

(1) Voyez à ce sujet mon livre « Paysages et Paysans normands. — Paris J. B Baillière 1899.

II. LES ANGLAIS CHEZ CORNEILLE.

Grâce au zèle et à l'érudition des deux conservateurs du Musée Corneille, MM. Maillet du Boullay et Gaston Lebreton, nous n'avons rien à envier à nos voisins les Anglais, admirateurs maniaques de leurs grands hommes.

Et quand je dis admirateurs maniaques, j'énonce une pure vérité. Je vais vous en fournir la preuve.

L'Anglais est né « *chineur* ». Le mot n'est pas académique, n'importe, je le conserve. Sa rage de voler, ne serait-ce qu'une épingle, s'est tant de fois manifestée, que les faits que je vais rapporter ne vont nullement surprendre.

⁂

Dans la pièce, dite de réception, de la

maison Corneille, se trouvent six beaux fauteuils qui, jadis, servirent de sièges aux membres du Parlement de Normandie. Les dossiers de ces fauteuils sont terminés par deux pommes dorées, sur lesquelles les insulaires jettent des yeux d'envie, chaque fois qu'ils les aperçoivent; aussi, le gardien est-il obligé d'exercer une minutieuse surveillance sur les visiteurs.

Ne pouvant satisfaire leur passion, certains English ont demandé la permission d'emporter de petits morceaux d'écorce des bûches qui reposent sur les splendides chenets des cheminées.

D'autres, s'attaquant à la pierre montoir de la porte d'entrée, à l'aide d'un petit marteau et d'un ciseau à froid, sont parvenus à détacher un fragment qu'ils ont caché dans leur poche, pour l'exhiber plus tard aux yeux de leurs compatriotes ébahis .

Comme me disait un jour, avec raison l'excellent bibliothécaire des Sociétés savantes de Rouen, M. Henry Wilhelm, à qui je contais ces actes de vandalisme on aurait compris qu'ils eussent demandé une rose ou une fleur du verger de P. Corneille, mais une fleur donnée n'aurait pas procuré le même plaisir que la pierre arrachée par violence !

*
* *

Mais, que d'histoires j'aurais encore à vous conter sur les fils d'Albion. En voici seulement deux !

Dans la même salle de réception dont je viens de parler, se dresse un bahut qui, dit-on, aurait appartenu au poète.

Il y a quelques années encore, ce meuble était en la possession d'un pauvre cordonnier, vieux grognard du Premier Empire.

Des Anglais ayant appris que ce souvenir était chez lui, lui proposèrent bon prix. « Ah! jamais, je ne vous le donnerai, répondit le cordonnier, quand même vous l'empliriez de vos guinées ! » Le disciple de St-Crépin tint bon, et ce ne fut que plus tard qu'il céda au département le bahut historique pour la somme de deux cents francs.

Vous connaissez également le superbe dessin à la plume de Meissonnier qui orne le même appartement.

Un jour, des Anglais encore se présentèrent à la Préfecture, se portant acquéreurs du tableau pour un prix fabuleux. Une longue explication eut lieu, et M. Hendlé, alors préfet du département, dût se fâcher et presque faire expulser les importuns !

.·.

Le jour où, pour une cause ou pour une autre, le département se verrait

dans la dure nécessité de mettre en adjudication la maison de Couronne, soyez sûrs qu'elle ne deviendrait pas la possession d'un français. Certain de nos compatriotes pourtant a proposé quatre-vingt mille francs dit-on.

Espérons toutefois que ce jour néfaste ne se lèvera pas.

Mais, c'est assez parlé des étrangers, regardons maintenant nos concitoyens.

III. LES VISITEURS FRANÇAIS

Ceux-ci sont généralement des curieux, des lettrés, des artistes.

Peu de gens grossiers se hasardent à franchir le seuil sacré ; quelques blagueurs cependant se mêlent aux autres trouvant bon de se livrer à de stupides réflextions dans la demeure d'un homme d'esprit. C'est toujours ainsi !

Par an, le nombre de visiteurs atteint le chiffre moyen de 1300.

Tous ou presque tous ont signé leur nom sur un registre spécial, le faisant quelquefois précéder ou suivre de quelques mots d'hommage.

Certains expriment leur respectueuse admiration en vers, aussi, ai-je eu soin de recopier les plus curieux d'entre ceux-ci.

Parmi les noms les plus connus rencontrés en feuilletant ce livre d'or, j'ai trouvé les suivants, que je cite au hasard : A. Joly, doyen de la Faculté des lettres de Caen, Augé, Maillet du Boullay Gaston Lebreton, Limbourg, E. Laporte, Lainé-Condé, Beuzeville, auteur de Corneille chez le savetier, Abbé Tougard, Knieder, Jules Adeline, A. Klein, A. Héron, G. Dubosc, Eugène Noël, Paul Noël, Jules Levallois, Mme Robard née Kazimirska, R. Aubé, Oursel, A. Dubosc, Dr Sevestre, Narcisse Beaurain, Th. Beaurain, Dr Metton-Lepouzé, Henry Wilhelm, Eug. Masqueray, Georges-Victor Hugo, Jeanne Hugo, L. Texier, Robert le Fort. (duc de Chartres) E. Bonnefon. F. Bouquet, Antonio Saucher, Moguel, Professeur à l'Université de Madrid, Albert Lambert, père et fils, Dr P. Robin, avec cet hommage, « pour le cœur de Rodrigue et l'amour de Chimène » Armand Gasté, G. Dumes-

nil, professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse. Sarah Bernhard, avec ces mots « Vainqueur dans le péril. il survit dans la gloire. » F. Le Rey, Réville, pasteur à Luneray. Bianquis et Roberty. Pinoel, Hugues Le Roux. Th. de Corday du Renouard, arrière petit-neveu de Ch. de Corday. Alf. Dassier. Général Annenkoff. E. M. De Vogüé, Masson-Forestier. descendant de Racine, E. Deshayes. Hugues Delorme. A. Guilloux, Ballif, président du T. C. F., Levavasseur, Guéroult, Mme Delzeuzes. Paul Déroulède, le Dr Wittkowski. les Cornéliens d'Asnières. etc. etc; — que l'ombre de Corneille repose en paix! Ses petits neveux ne l'oublient pas !

IV. LES PREMIERS ADMIRATEURS DE PIERRE CORNEILLE

1e Période 1879-1880

A côté de ceux qui se contentent de signer modestement leurs noms, s'en trouvent d'autres qui expriment leur admiration, pour le grand poète, en vers plus ou moins heureux.

Je me garderai bien cependant de porter un sévère jugement sur les sonnets, cantates ou autres pièces, que de courageux lettrés ont insérés dans ce registre destiné à être compulsé par des gens de tous pays et de tous degrés d'instruction. Bien entendu, ces essais sont bien pâles auprès de ceux du génie qui les a inspi-

rés, mais qu'importe, bons ou mauvais ne montrent-ils pas combien est profond l'amour des Normands pour leur poète ! D'ailleurs quelques unes de ces compositions ne manquent pas d'originalité, comme on pourra le voir.

Voici la première, à mon avis, l'une des meilleures ; c'est pourquoi l'auteur l'a modestement signée « Un universitaire ». Certainement, il a eu tort.

LA MAISON DE P. CORNEILLE

Voici donc le logis par Corneille habité
Sa petite maison dans le vallon perdue
La cour et le jardin de modeste étendue :
J'aime dans un grand cœur cette simplicité,

C'est là qu'il a souffert, aimé, rêvé, chanté,
C'est là que tant de fois la muse est descendue
Pour lui dicter ces vers, dont l'âme confondue
Admire l'immortelle et sublime beauté.

Les enfants du poète ont soin de sa mémoire
Ils recueillent pieux, les vestiges de gloire
Les traces de sa vie éparses sous les cieux.

Découvre-toi, passant, car dans cette humble enceinte
Chaque place est auguste, et chaque pierre est sainte
L'âme du grand Corneille habite dans ces lieux !

Un imbécile, n'y en a-t-il pas d'ailleurs partout, a trouvé bon d'écrire, au dessous, cette vérité digne de la Palisse — « Ça ne vaut pas du Corneille ».

A cette boutade un abbé mieux inspiré répondit « La remarque dénote un esprit étroit et lâche. » et Fabre des Essarts donne le dernier mot en écrivant « Vous avez raison M. l'Abbé ! » Evidemment nous ne pouvons tous prétendre à être des Corneille, tâchons seulement d'être avant tout des hommes de sain jugement !

La seconde est de M. Léon Guisy. elle est intitulée :

Après une visite à la maison de Pierre Corneille à Petit-Couronne.

De ces murs vénérés, sois fier Petit-Couronne
Car, franchissant le seuil, on contemple, en entrant,
Le buste du penseur dont la gloire rayonne,
On adresse un salut à Corneille le Grand !

Soudain, l'âme tressaille, elle est alors saisie
D'un profond sentiment de respect et d'amour.
Elle aspire un parfum d'auguste poésie.
Elle pense aux chefs-d'œuvre éclos là tour à tour

Oui, maître en cette enceinte où ta muse géante
S'inspira pour lancer de sublimes accents,
Toute muse est muette, elle admire et béante
Rêve aux brillants succès de tes vers si puissants!

Corneille, si ton âme est parfois désireuse
De revoir ton asile et d'ouvrir ces feuillets
Où s'inscrivent les noms d'une pléiade heureuse
T'offrant tribus d'honneurs et d'hommage complets.

Elle sait que ta gloire est pour nous immortelle
Que ton génie aux arts Rouen l'a consacré
Qu'après deux siècles pleins, ta cité maternelle
Transforma ta chaumière en Parnasse sacré !

12 8bre 1879.

Au feuillet suivant, à la même date nous lisons ce qui suit :

Pendant une visite à la maison de Pierre Corneille à Petit-Couronne

Je suis chez toi, Corneille, assis dans ta maison
Et ton ombre géante éblouit ma raison :
Elle détend le fil qui l'aide et la dirige
Ton grand nom l'épouvante et l'emplit de vertige.
Mais je sens que mon âme a soif de ces liens
D'honneur et de devoir, nommés Cornéliens,
Qui font croire sortis de même noble race
Ces héros dont les noms : Rodrigue, Auguste, Horace
Brillent par les vertus dont tu pétris leur cœurs,
Puissent ces sentiments chez nous rester vainqueurs

Qu'on les vienne puiser où jaillit ton génie
A l'essence sublime : amour de la patrie !
Ta muse, aux ailes d'or, dans son vol solennel,
A tracé, dans l'espace, un sillage éternel.
Ton souffle impétueux inspire le courage
Celui qu'on trouve né chez Rodrigue avant l'âge.

Victor Madelaine.

Un des représentants, non des moins distingués, de l'Académie des Sciences-Belles-Lettres et Arts de Rouen. n'a pas dédaigné de signer une cantate et un sonnet, dont la facture assez heureuse dénote le professionnel. J.-A. de Lérue.

A PIERRE CORNEILLE

Cantate composée le 6 juin 1838 pour l'anniversaire du poète.

(Sur nous à flots nombreux, il verse la lumière
Et son laurier normand couvre la France entière).

I

Corneille, aux temps où régnait l'esclavage
Osa de Rome évoquer la grandeur,
Prophétisant l'histoire d'un autre âge,
Il en puisait les fastes dans son cœur.
Simple au milieu des labeurs du génie
Son œil brillait au mot de liberté,
Il préparait à grands flots d'harmonie
Le monument de la postérité.

II

Ses vers puissants où vivait la pensée
N'ont rien perdu sous la rouille des ans,
Des jours futurs, sentinelle avancée
L'auteur du Cid leur léguait ses beaux chants.
Des passions à l'humanité chère
Que trop souvent le monde profane,
Il fécondait le germe sur la terre
En nous laissant Polyeucte et Cinna.

III

Les nations ont leurs Champs-Elysées
Leur Panthéon sous les feux du soleil,
D'or et de sang quand elles sont blasées
Dieu, du tombeau soulève l'appareil,

Là, du passé la gloire se réveille :
Sous le linceul où dorment les aïeux
L homme se retrouve un Orphée, un Corneille
Et l'hymme saint résonne dans les cieux .

IV

Au même Dieu de l'antique Neustrie
Un Praxitèle a prêté son burin
A son grand nom les arts et l'industrie
Ont consacré le granit et l'airain.
Sous lui les flots, sur lui le ciel immense
Autour de son pavois tout un peuple arrêté
Corneille, du regard, salue encore la France
Et porte sans fléchir son immortalité !

A PIERRE CORNEILLE

(*Sonnet*)

Passant, arrêtez-vous près des bords de la Seine
Au milieu de ce champ rustique où les pommiers
Ombragent le manoir du maître de la Scène
Pour son fier souvenir remplacent les lauriers.

Couronne ! Nom choisi pour le berceau d'un
Prince !
Asile ou d'un enfant déjà prédestiné
Dieu tira le génie, astre de la Province
Qui pour notre vertu, dans cette ombre était né !
Là, Corneille revit dans sa grandeur austère
Quand une ombre franchit le porche solitaire
Où la main des Normands releva son blason.

—

Les héros qu'il a faits s'inclinent sur sa trace
Et l'on entend, le soir, murmurer dans l'espace
Les vers éclos jadis de la vieille maison.

30 Nov. 1879.

—

M. P. le Verdier, un autre académicien, se servant de la devise attribuée à Corneille « Et mihi res non rebus me submittere conor » a écrit cette louange latine très heureuse « Tibi res submittendo non te rebus, tibi submisisti res, gentes ac tempora.» 30 Mars 1880.— J'en donne la traduction pour ceux qui ont

oublié leur latin ! « En soumettant à toi les sujets et non toi-même aux sujets, tu as soumis les sujets, les nations et les temps ! » Je crois interpréter la pensée de l'auteur, en traduisant res par sujet, comme l'a fait Corneille dans son avis « au Lecteur » de sa tragédie de *Nicomède.*

A propos de la devise citée plus haut, j'ai dit qu'elle avait été attribuée à Corneille.

D'après l'érudit rouennais si connu, M. F. Bouquet, cette devise ne lui appartenait pas ; le poète a emprunté ce vers à Horace, en le citant à faux « pour justifier la théoric dramatique qui lui est propre, et qu'il a appliqué dans tout son théâtre. » (1)

Continuons notre lecture, nous trouverons immédiatement après, deux

(1) F. Bouquet. — Points obscurs et nouveaux de la vie de Pierre Corneille. Paris, Hachette 1888. — Appendices p. 382.

noms bien connus des Normands, Henri et Edouard Frère, au bas de ce quatrain:

Que ne peux-tu venir, aîné du Grand Corneille
Visiter nos esprits et les transfigurer,
Comme entre ces vieux murs que ta gloire ensoleille
Nous venons dans ton âme un instant demeurer.

1er Avril 1880

C'est maintenant au tour d'une femme jeune fille ou dame vénérable, je ne sais au juste, mais en évitant de se faire connaître, elle a du moins prouvé qu'elle n'était pas restée indifférente à la lecture des œuvres de celui qu'elle chante, et cela en des vers qui ne manquent pas de charmes.

SUR LA MAISON DE

PIERRE CORNEILLE à PETIT-COURONNE

Passants, inclinez-vous devant cette demeure,
Cet humble toit jadis eut sa gloire en son heure

Passants, le grand Corneille a vécu dans ce lieu.
Le temps qui tout efface et qui se fait un jeu
De faire d'un palais une sombre ruine
Semble épargner parfois une pauvre chaumine
Et respecter l'éclat d'un beau temps disparu.

—

A l'abandon pourtant tout avait concouru
Le fier dédain, hélas, la basse jalousie
L'ignorance et surtout la vile hypocrisie
Des grands d'alors tournés vers un autre soleil.
Corneille cependant sous un affront pareil
Restait calme et donnait ses chefs-d'œuvre.

On s'arrête
Devant des monuments qui font lever la tête
Dont le luxe s'impose à l'admiration.
Monuments tout remplis d'orgueil, d'ambition

Et devant la maison qu'habitait un grand homme
Un poète applaudi qu'avec respect l'on nomme,
On passe son chemin.

Ce grand siécle pourtant
Aime la gloire, il pense, il cherche, et par instant
Trouvant dans le passé des traces glorieuses
Il s'enrichit encor d'épaves précieuses

Il arrache à l'oubli quelque grand souvenir
Et dans son testament le lègue à l'avenir.

Ah ! souviens-toi, passant, dont la vue est errante
Que de la tragédie à l'allure puissante
Ici fut autrefois la maison, le berceau,
Corneille, en son fécond et superbe cerveau
Evoqua dans ce lieu les héros de l'histoire
Dont les ombres parfois, quand la nuit est bien noire
Viennent mêler leur plainte à la plainte du vent,
Et gémir sur les murs de ce tombeau vivant.

Ces murs qu'on délaissa, cette pauvre demeure
Qu'habite désolée, une muse qui pleure
Ce vieux nid, par Corneille autrefois habité
Passera par ce siècle à la postérité !

Adrienne * * *

Croyez-vous aussi qu'elle ne soit pas juste cette boutade de M. V. Duchemin ; « Dans le siècle de Victor Hugo, je regrette cependant Corneille ! »

29 juillet 1880.

Et pour terminer ce chapitre, nous saluerons avec le savant M. F. Bouquet en latin et en français, la petite maison de Couronne.

Salut modeste toit, berceau de tant de vers,
Dont les mâles accents ont ravi l'univers !

Salve parva domus, tanti incunabula vatis
Lœtus ubi latuit, dum carmen nobile condit.

25 Avril 1880

Je traduis encore pour ceux qui sont brouillés avec la grammaire de Lhomond : « Salut, petite maison, berceau d'un si grand poète où, joyeux, il s'éclipsa pour composer ses chants sublimes ! »

V. — ADMIRATEURS et ÉRUDITS

(2e Période)

(1881 - 1890)

Déjà. à cette époque. la maison de Couronne était devenue célèbre. des milliers de visiteurs en avaient franchi le seuil et parait-il c'était chose ordinaire de voir stationner devant la porte d'entrée. plus de vingt fiacres ou voitures de maître, dont les cochers attendaient la sortie des voyageurs ou touristes.

Pendant toute la première période. les Anglais avaient été peu nombreux. l'absence de noms étrangers sur le registre

est significative ; les Rouennais, les Normands et quelques Parisiens avaient seuls fréquenté la demeure du poète ; désormais, toutes les nations vont envoyer leurs représentants, pour se donner rendez-vous sous le toit de Corneille.

C'est ce qu'attestent les nombreuses signatures d'Anglais, d'Américains, d'Allemands et même de Français des départements du Centre et du Sud. Pourtant, les Rouennais ne déserteront pas Petit-Couronne, et les « parva carmina » reparaissent en juillet 1881.

M. Henri Wilhelm, en une improvisation peu banale, (comme d'ailleurs tout ce qui sort de sa plume), rappelle en quelques vers la renommée toujours croissante de la chaumière des Corneille

A LA MAISON DE P. CORNEILLE

Jadis, humble séjour lorsque l'on t'a construit
On ne te destina que pour être un *réduit*.

Mais quand le grand Corneille en eut fait sa retraite
Le peuple t'appela le *château* du poète :
Alors tant de héros passèrent sous ton toit
Que le nom de *Palais* est devenu ton droit.
Aujourd'hui qu'Il n'est plus, très vieux et solitaire,
De réduit qu'on te fit, tu deviens *sanctuaire*
Où chacun vient offrir, au seuil qui vit ses pleurs
Des chants avec amour, avec respect, des fleurs.

2 Juillet 1881

Spirituellement, Me Delzeuzes critiqua ces vers ... et les précédents, en inscrivant quelques mois plus tard « Qui oserait faire des vers dans la maison de Corneille ! »

Et pourtant d'autres poètes, plus ou moins inspirés, continueront à écrire sur le livre d'or !

Me J. Guéroult, en prose, cette fois, se contente d'émettre ceci à la date du 24 février 1883 « Venue cueillir dans le jardin de Corneille un bouquet pour l'offrir à

Victor Hugo, à l'anniversaire de sa naissance ! »

Mais de nouveau voici des vers !

C'est là que pauvre et fier, poursuivi par l'envie
Corneille composa son théâtre immortel,
Oui, c'est là qu'oubliant les soucis de la vie
Il pensait, méditait, seul avec son génie.
Passant, découvre-toi, c'est ici son autel !

G. Chéron, — 26 Mars 1883.

A son tour, M. Lemercier de Neuville écrit :

Corneille à l'époque où nous sommes,
Quand tout est petit et moqueur,
Donne à tes enfants ton grand cœur,
La France et Dieu veulent des hommes !

Pourquoi faut-il qu'au milieu de cette poésie, tour à tour naïve ou lyrique, mais, au moins, toujours respectueuse, un goujat se soit permis de se peindre

tout entier, par ces mots : « Je suis venu me *promené* avec mes *baux* habits (sic) »

Il est dit que partout il y a des Béotiens !

Je note encore cette spirituelle boutade de M. l'Abbé Collette, à laquelle j'applaudis des deux mains !

AUX ÉDILES ROUENNAIS

Messieurs, je vous sais gré d'avoir donné mon nom
A la modeste rue où j'ai reçu naissance,
Mais j'aurais préféré que par reconnaissance
Vous n'ayez point laissé démolir ma maison !

Plus loin, une autre pièce signée Blais, trop longue à mon avis, et que je n'ai pas eu le courage de recopier.

En revanche, Paul Déroulède se contente du quatrain que voici :

Et toi Corneille, toi père du grand courage
Redis-nous tes leçons dont tu formais des cœurs'
Le calme dans l'effort, la haine après l'outrage
Redis-nous la Patrie et refais nous vainqueurs.

12 Octobre 1884.

De M. Raoul Aubé.

« A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !
Surtout quand cette patrie a vu naître le grand Corneille, n'est-ce pas là ton plus beau titre de gloire, ô chère Normandie! »

Maintenant, quelques strophes de Gustave Leroy.

Je ne sais vraiment pas si je dors ou je veille,
Tellement en ces lieux tous mes sens sont charmés
Serait-ce que ton ombre, ô doux et grand Corneille,
Errerait près de moi dans ces murs tant aimés ?

Au radieux souvenir de ce siècle merveille
Où tu resplendissais, astre envié des rois,
Sous ton modeste toit, ah ! quel esprit n'éveille
De tes nobles héros les tant sublimes voix ?

Site heureux et charmant, ô campagne vermeille
Qui vis avec le ciel naître Horace et Cinna,
A ton riant aspect mon âme se réveille
Sachant bien quel génie a dû respirer là.

Corneille, hélas, n'est plus ! bien heureux il
sommeille
Maître très glorieux au splendide séjour
Mais sur le seuil fleuri que la Muse ensoleille
Je dépose et mes vœux et mon ardent amour !

28 Septembre 1881.

Une latiniste, Marie B., s'inspirant du vers d'Horace, s'écrie avec beaucoup de vérité : « Tu quoque exegisti monumentum perennius ære ! »

Et toujours les louanges succèdent aux louanges !

Salut, charmant séjour où ton doux souvenir
A jamais renaissant nous retrace ta gloire
Où ton nom restera gravé dans l'avenir.
On s'y plaira toujours à chanter ta mémoire.

Paul Villier-Dérosier.

Sois notre poète, ô Corneille
Toi dont les héros familiers
Chantaient si haut à notre oreille
Lorsque nous étions écoliers.

Dans nos poitrines oppressées
Mets un cœur stoïque et chrétien
Comme aux enfants de tes pensées
Tu prêtas la chaleur du tien !

Cornélie, austère romaine
Insuffla ton âme à nos sœurs
Que nos amantes, ô Chimène
Aient de ta flamme dans le cœur.

10 Oct. 1885.

Vraiment, ces derniers vers n'auraient pu déplaire à Madame Delzeuzes!

Au milieu de ce concert d'éloges, une critique s'adresse à .... M. l'architecte départemental ! « Frappé du caractère de cette habitation bien moyen âge. Il y a à louer ceux qui ont présidé à l'installation du mobilier. Mais il faut tout dire: nous regrettons de voir des lambris modernes, en un mot, l'architecte qui a restauré cette demeure a mis trop de lui en restaurant ! « L. Despois de Folleville, de Rouen, 17 Sept. 1886. - Un peu

sévère, la critique, bien que la remarque soit assez judicieuse. Mais, n'y aurait-il pas un reproche encore à adresser : c'est de n'avoir pas songé à combler l'effrayante nudité des deux pièces du bas, dont tous les visiteurs de goût se plaignent, et qui impressionne désagréablement. Une table, au centre de chaque appartement, est nécessaire, avec quelques vases ou objets du XVIIe siècle. Mais, je suis persuadé que M. Gaston Lebreton y a dû songer tout le premier, et que la faute ne vient pas de lui.

Un étranger a laissé comme souvenir de son passage une maxime que je me plais à reproduire.

« La vie des grands hommes nous rappelle que nous pouvons faire notre vie sublime .»

Ms. Alberssbery. Phd.

Un honnête ouvrier lui aussi a voulu apporter un humble tribut d'hommages.

Pardonnons-lui sa prosodie boiteuse pour la louable idée qu'il a eue !

Et pour terminer ce chapitre, exclamons-nous avec Roger Bontemps :

Ombre du grand Corneille, à te rendre visite
J'éprouve un vrai plaisir, un plaisir d'homme heureux,
Me demandant comment, en maison si petite
Pouvait loger ton vers ample et majestueux.

23 8bre 1890.

VI. ADMIRATEURS ET ÉRUDITS

(3e Période)

(1890 - 1900)

L'année 1891 nous rappelle une poésie dite au Théâtre-des-Arts de Rouen par Mlle Dudlay, le 11 juin 1891, et dont quatre alexandrins sont écrits comme souvenir :

Et chacun bénira sa grandeur sans pareille
Sublime esprit français, avec un cœur romain
Toi qui, mourant, léguas, ô poète, ô Corneille
Ta gloire à ton pays, ton œuvre au genre humain.

Au 19 Avril 1891, je vois les douze vers suivants :

A CORNEILLE

Je te dédie, Corneille
Ce petit opuscule
Par ta plume si belle
Tu t'es créé Hercule.

De ta verve immortelle
Ont surgi des géants
Et les vainqueurs d'Arbelle
Ne sont que des enfants !

Gloire à toi, ô Poète
Qui remuas tant mon cœur.
Sous ton toit, je répète
« Poésie est bonheur. »

André Levelay.

Jusqu'à un félibre qui exprime ainsi son admiration :

A tu le gran nourman, veni sanse vergougno
Balha le souveni d'un enfant de Gascougno

D. Gelada,

Felibresso de l'Escolo Monundino
de Toulousa. - 31 Ajoust 95.

Pendant l'Exposition de Rouen 1896, les « Pommiers » s'étaient donnés rendez-vous dans la capitale normande ; ils ne manquèrent pas de faire un pélerinage à la petite maison ; l'un deux. interpré-

tant les sentiments de tous ses collègues a jeté cette apostrophe sur la page blanche :

Réjouis-toi, Corneille, en ta juste fierté,
Ta vieillesse fut triste, ô père des Horaces,
Mais quand tombent les rois et que passent les races,
Le génie est debout dans l'Immortalité.

16 Avril 1896. - Léon Berthaut.

C'est maintenant au tour d'une femme connue, Madame Noellat, de laisser tomber cet aveu :

Pierre Corneille, je vous admire
Et je ne cesse de vous lire.

Tournons encore les feuillets, arrêtons nous devant la signature de M. E. Lemeille, du 7 Avril 1897.

C'est là que ton génie, en bravant la disgrâce,
Travaillant sans repos, et le jour et la nuit,
A la marque du lion, composa, loin du bruit
Ces beaux vers immortels et du Cid et d'Horace.

Ce fauteuil, ce foyer, c'est là que fut la place
Où tu pensas, poète, au sujet qui séduit.
Oui, c'est là, je le sens, ton âme, dans l'espace,
M'effleure, être éternel, et partout me poursuit.

Et moi, pauvre inconnu, je chante ta mémoire
J'ai l'âme d'un poète, et le rêve et les pleurs
Je comprends l'oiselet et cause avec les fleurs.
Mais toi qui fis vibrer, au souffle de l'histoire,
Par la voix des héros nos âmes de vingt ans,
Reçois l'humble tribut de cœurs reconnaissants.

7 Avril 1897.

Un *ex-élève de F. Bouquet*, frais émoulu, sans doute, du collège, se sert de la langue de Virgile ou mieux de l'Evangile :

Tu es Petrus et super hanc petram, ædificabo gloriam tuam !

22 Avril 1897.

Mais, si j'avais à décerner la palme, sans hésitation, je l'accorderais aux deux auteurs que l'on va lire.

1658 - 1893

Dis, te rappelles-tu, masure hospitalière,
La Du Parc, la Béjart, compagnes de Molière ?

C'est là, tout près de moi, sous ces arbres ombreux
Que, tête et cœur en feu, le vieillard amoureux,
Soupirait ces vers pleins de maladresse exquise
Dont tu te raillais tant, ô fantasque «Marquise»
Et c'est lui cependant, cet amant maltraité
Qui léguera ton nom à l'immortalité !

Joseph Noury, 29 Juin 1893

A CORNEILLE

D'autres célébreront le bâtisseur tragique
Le Corneille du Cid, d'Horace et de Cinna,
Le Maitre glorieux dont le vers énergique
Comme un souffle orageux sur le monde tonna.
Moi, si ton nom m'est cher, si je t'aime, ô vieil aigle
C'est qu'en un siècle, encor si loin du grand Réveil
Où complaire au monarque était l'unique règle,
Toi seul as regardé fixement le soleil.

22 septembre 93 Fabre des Essarts
(Poète révolutionnaire)

Sincèrement, me suis-je trompé en proclamant les deux poètes, vainqueurs de ces nouveaux jeux floraux ?

Enfin, s'il est permis de se citer soi-même, je réclamerai pour moi l'indulgence du lecteur.

VISION

La vie n'est pas morte en tes murs vénérés
Demeure trois fois sainte. A l'heure du mystère
J'ai maintes fois erré près de ces lieux sacrés,
O Corneille, évoquant ton ombre auguste et chère.

Chaque fois, j'ai pu voir dans le jardin désert
Des fantômes de rois, de soldats, de maitresses
Et j'ai même aperçu près de l'huis entr'ouvert,
Des couples s'enlaçant dans d'ardentes caresses.

L'ombre de César à Polyeucte et Cinna
Horace et Rodogune, à voix basse, mais grave
Parlait des vanités, et plus loin Perpenna
Cherchait Sertorius, triste comme un esclave.

Là-bas fuyait Chimène, avec son noble amant,
Tandis que dans un coin, de jeunes amoureuses
Conversaient et riaient, en un groupe charmant
Repoussant du Menteur les offres enjoleuses.

Etranger, prends bien garde, en franchissant le seuil
De cette humble maison. Souviens-toi que ces ombres
De héros immortels réservent bon accueil
Au pèlerin pieux, et que dans les nuits sombres
Ils dorment plus contents au fond de leur cercueil !

30 Août 1899 Ed. Spalikowski.

J'ai refermé le livre ! Pensif, je me relève, et ce n'est pas sans émotion, que je songe aux millions d'admirateurs du poète de Louis XIV. Et dire que son triomphe ne fait que commencer ! O puissance du génie, n'est-il pas vrai qu'aucune autre ne saurait t'égaler ! Et si vraiment tu fus pauvre, ô Corneille, combien n'es-tu pas riche de gloire et d'immortalité !

VII - CORNEILLE CHRÉTIEN

J'ai reproduit dans les chapitres précédents la plupart des hommages adressés à Corneille, et ce qui les caractérise tous, c'est l'unanimité à reconnaître celui-ci comme poète au-dessus de tout éloge.

Maintenant, je le vais montrer, d'après certains admirateurs, comme chrétien! C'est ainsi que se sont plu à le considérer les auteurs en question.

Bien qu'il existe sur le registre des visiteurs plusieurs pièces de vers sur ce sujet, signées de noms divers, je rapporterai seulement la meilleure à mon avis.

A CORNEILLE.

Le Cid a ses longueurs, Horace a ses faiblesses,
Auguste est vacillant dans son rôle de roi,
Et malgré tes beautés, Corneille et tes noblesses
Les tragiques païens avaient fait mieux que toi.

Eschyle avait décrit les royales détresses,
Un autre, Iphigénie et les chœurs en émoi.
Sophocle, d'Antigone avait dit les tendresses
Mais aucun n'avait dit les combats de la Foi.

Ils croyaient avoir tout chanté sur leur cithare
Mais un hymne manquait, Corneille, à leur Pindare
Et cet hymne nouveau devait être le tien.

Les gloires des combats, ils avaient su le dire,
Toi seul as su chanter les gloires du martyre
Et ton plus grand héros, Polyeucte, est chrétien.

Abbé V. Samson.

Je n'ai pas à relever les critiques adressées au Cid, Horace et Cinna, elles viennent un peu ici pour les besoins de la cause, mais la façon d'envisager Corneille comme chantre du martyre n'est

évidemment pas banale; chacun d'ailleurs est libre d'étudier un grand homme sous le jour qu'il lui plait, chacun aussi est libre de faire les remarques nécessaires, surtout lorsqu'elles ne sortent pas du domaine littéraire ou scientifique.

Je pourrais faire observer que Corneille chrétien de croyances le fut peu dans ses actes ; sa jeunesse turbulente, (Mélite le prouve assez), sa vieillesse troublée d'amours ridicules, me dispensent d'insister: car, il ne faut pas oublier que la traduction de *l'Imitation* se faisait en même temps que les billets doux à la Du Parc. Il y avait dix ans que Corneille avait quitté le théâtre, quand il adressa les vers que l'on connait à cette actrice ! Glissons ! (1)

---

(1) Pour les sources historiques. - V. Petit de Julleville. - Histoire de la Langue et de la littérat. française Tome IV. p. 323 F. Bouquet. - Points obscurs et nouveaux de la vie de Pierre Corneille p. 182 et surtout F. Bouquet. - La troupe de Molière et les deux Corneille à Rouen en 1658 page 57 et suiv.

Quant à Polyeucte lui-même il n'est nullement un héros supérieur au Cid ou à Horace. Les autres personnages de la pièce sont « *vrais* » lui seul ne l'est pas toujours.

Quand j'écris ceci, ce n'est pas le littérateur qui parle mais le psychologue et le médecin.

Pour juger Polyeucte, il faut avoir aimé, beaucoup aimé, et enfin, aimé un objet digne d'amour. Or, je prétends, et je suis sûr de n'être pas le seul à le soutenir, qu'un jeune homme nouvellement marié, qui adore sa femme, lui préfèrera difficilement la mort.

Pour que Polyeucte affronte aussi délibérément le martyre, il faut qu'il y ait une lutte plus qu'héroïque, et cette lutte plus qu'héroïque frise parfois la monomanie.

On m'objectera que Corneille a construit son drame sur un fait authen-

tique. Qu'est-ce que cela prouve ? Simplement que le monomane religieux a vécu, et qu'il était périlleux de le tirer de l'oubli pour le remettre sur la scène. Corneille je l'avoue s'en est merveilleusement tiré.

Mais que l'on ne me dise pas que Polyeucte est le triomphe de Corneille, reconnaissons seulement que c'est un chef-d'œuvre digne des précédents.

Pour moi je me contenterai de rappeler le jugement de Voltaire sur Polyeucte et celui de La Harpe que je cite tout entier. « On reproche au dénoûment de Polyeucte, dit-il, la double conversion de Pauline et de Félix. La première ne me paraît pas répréhensible : c'est un miracle, il est vrai, mais il est conforme aux idées religieuses établies dans la pièce. La seconde, est, en effet vicieuse pour plusieurs raisons : d'abord par ce qu'un moyen aussi extraordinaire qu'un miracle peut passer une fois, mais ne

doit pas être répété : ensuite, par ce que l'intérêt du christianisme étant mêlé à celui de la tragédie, il est convenable qu'une femme aussi vertueuse que Pauline se fasse chrétienne, mais non pas que Dieu fasse un second miracle en faveur d'un homme aussi méprisable que Félix.»

Qui dit d'ailleurs, que Corneille n'a pas voulu montrer par là, les dangers de la piété exagérée, et que les esprits lettrés du salon de Madame de Rambouillet n'avaient pas raison de s'effrayer de la portée de cette tragédie ?

VIII. AUTREFOIS

Une journée de Pierre Corneille à Petit-Couronne

(Mai 1642)

Bien que nous ne possédions pas de documents authentiques qui nous permettent de faire revivre pour ainsi dire la vie de Corneille, pendant ses fréquents séjours à Petit-Couronne. nous pouvons toutefois reconstituer l'emploi de ses journées, grâce au peu que nous savons et l'imagination aidant.

Nous prendrons, si vous le voulez Corneille en mai 1642.

A cette époque, il avait déjà publié ses premiers ouvrages qui lui valurent tant de succès : le Cid (1636) Horace (1639), Cinna (1639), Polyeucte (1640) ; il était jeune encore. et amoureux, n'ayant que

34 ans et n'étant marié que depuis deux ans à Mademoiselle de Lampérière, qui venait de lui donner une fille. Marie. cinq mois auparavant. (1)

*
* *

Ce matin-là, Pierre s'était levé d'assez bonne heure, avide de respirer l'air pur dont une longue résidence à Paris et à Rouen, l'avait privé.

Pour ne pas troubler le sommeil de sa femme et de sa fille. il était descendu furtivement au jardin.

*
* *

Il se promène maintenant à pas lents, murmurant une courte prière, qu'il interrompt, de temps en temps. pour regarder les premières fleurs de pommier. Puis, ouvrant son livre. qui n'est autre que l'Imitation de Jésus-Christ, il parcourt un chapitre et. refermant doucement le volume, il demeure quelque

(1) 10 janvier 1642.

temps silencieux, absorbé par le gazouillement des oiseaux qui viennent faire leurs ablutions dans la mare.

La méditation ne pourrait d'ailleurs durer longtemps, le poète reprend ses droits, et quand sa femme l'appelle pour le premier déjeuner, Pierre à déjà composé plus de cinquante vers.

*
* *

Le lait pur et le pain cuit au four de la maison, sont rapidement avalés; le jeune auteur demande sa liberté, alors s'engageant dans l'étroit escalier dont l'issue se trouvait auprès de la porte d'entrée, il monte dans son cabinet de travail. Mais l'inspiration ne vient plus comme tantôt, au jardin. Pierre s'obstine et n'arrive à rien ; il redescend et, malgré l'air encore un peu vif, il s'assied sous un sureau, dont la ramure abrite la table de pierre sur laquelle son père avait l'habitude de faire des adjudications. Chaque fois qu'il la voit, le

fils a un souvenir ému pour le meilleur des pères.

Il s'est assis sur un bloc qui sert de siège et, après quelques minutes d'attention, la verve est revenue.

*
* *

Pendant deux heures, le papier se remplit. Parfois, l'auteur se repose, la tête dans ses mains, ou bien, il se lève, cueille une fleur et réfléchit. Quand il reprend la plume la riposte est trouvée, Pierre est satisfait.

Mais, depuis quelques instants déjà, un vacarme assourdissant se fait entendre, c'est le frère de Corneille, Thomas, âgé de 17 ans, qui agace sa nièce, et celle-ci pleurniche en demandant grâce et en tendant ses petits bras vers sa mère.

*
* *

Pierre se lève pour voir ce dont il s'agit. Vite on le met au courant, il veut

gronder, mais tout le monde sourit ; il embrasse sa femme et fait jouer l'enfant. Adieu Romains fameux, la petite Marie les a mis en fuite par ses cris.

* * *

Le repas de midi approche; une servante, grosse et robuste, vient apprêter la table, et c'est au milieu des rires que l'on entame le plat de résistance. Celui-ci est unique, parce que luxe n'est point de saison chez notre poète, qui *regarde en deux fois* avant de s'engager à une dépense supplémentaire. Et tandis que l'on mange, Thomas raconte une nouvelle histoire, ou les menus potins de Couronne. D'ailleurs on cause de tout; Pierre profite de l'occasion pour donner, en bon frère, quelques conseils à son cadet, pour son instruction.

* * *

Mais la conversation se prolonge et Pierre s'en aperçoit; il sort brider son

cheval, qu'il n'a point payé cher, parce-qu'il est déjà vieux et point peureux. Il le mène lui-même à l'abreuvoir placé près du puits et, donnant un baiser à tous, il s'en va dans la direction des grands bois, sous l'ombrage desquels il aime à s'arrêter.

*
* *

Dès qu'il s'est vu seul, le poète a retrouvé les idées dispersées au bruit de la maisonnée, et ce n'est qu'au soleil couchant qu'il songe à retourner au logis.

Mais la brume du soir est fraiche, un froid piquant avertit Maitre Pierre qu'il est temps de revenir; d'ailleurs, on l'attend impatiemment et, sans doute, il sera grondé pour s'être encore une fois attardé. Heureusement que les reproches ne viendront pas de ces Messieurs de l'Académie, car il les craint plus que diable, je crois.

Un léger coup d'éperon avertit la mon-

ture que le cavalier n'est pas en avance, le quadrupède a compris et prend le trot.

*
* *

A son retour. ce sont des cris de joie, mêlés de douces réprimandes. Pierre jure ses grands dieux d'être plus exact à l'avenir.

Le cheval est rentré, la servante a tiré les derniers seaux nécessaires. les portes se ferment tandis qu'une bûche flambe dans la cheminée de la salle déjà pleine d'ombre. et la conversation reprend amicale et animée : le poète dit les vers qu'il vient de composer. sa femme l'écoute heureuse et attentive. tandis que la petite Marie s'endort sur les genoux de sa mère, bercée par le bruit monotone des rimes. et Thomas, lui. se mord les doigts. en se demandant si. bientôt. à son tour. il ne pourra pas écrire d'aussi belles choses.

Il est bien tard quand le silence règne enfin dans la maison ; tout le monde repose, et Pierre ferme les yeux le dernier en songeant que l'hiver prochain, un nouveau succès l'attend !

IX - AUJOURD'HUI

En Hiver

(Décembre 1900)

Quand viennent les mois sombres d'hiver, la maison semble endeuillée. Mélancoliquement, le père Diot « balaye les dernière sfeuilles », entraînées par le vent, et le seul bruit de ses pas fait résonner l'écho des pièces mortes.

Un jour triste et morne filtre par les vitraux. Plus rien qui anime le temple du dieu.

Dans l'âtre, la bûche ne flambe plus, la flamme qui, si longtemps, grimaça le long des parois noircies, ne se rallumera pas de sitôt, un froid piquant pénètre le visiteur navré, tandis que la bise glaciale gémit et siffle dans les angles, en faisant trembler les fenêtres.

Dans le jardin, les pommiers montrent leurs bras nus, et parfois aux grandes crues, ils voient l'eau de la mare voisine atteindre, peu à peu, leurs troncs rugueux, tandis que l'onde dépose le limon fécondant qui redonnera la vie, au printemps, à mille fleurs nouvelles.

Le gardien vigilant tient compagnie à l'ombre du grand homme qui se plaint sans doute, de se voir délaissé.

Pourtant, l'hiver était si gai, jadis, pour Corneille, au temps des veillées familiales, des causeries auprès du feu, avant qu'il eût abandonné le théâtre pour traduire l'Imitation.

Il est vrai, qu'à cette époque, l'auteur du Cid résidait plus fréquemment à Paris qu'à Couronne pendant la mauvaise saison, ses occupations le retenant au sein de la capitale.

Mais quand la fortune se fut lassée de lui sourire, découragé, triste et vieilli,

Corneille s'enfuit plus souvent de Paris et de Rouen, témoinsde ses premiers succès et de ses derniers déboires, et c'est à la campagne qu'il résolut de cacher ses chagrins, attendant, mais vainement, qu'un évènement imprévu le remit en lumière.

Sans doute, aux jours d'hiver le grand Corneille dût pleurer son brillant passé disparu, sa jeunesse envolée, ses illusions perdues, assis près de l'une de ces cheminées de briques, si curieuses, laissant la nuit et la mélancolie envahir la maison et son cœur, tandis que la flamme jetait ses dernières lueurs sur les poutres enfumées et sur les feuilles éparses que noircissaient des strophes péniblement rimées.

Et l'humble maison de Couronne pourrait seule nous dire les joyeux éclats de rire du temps de Cinna, d'Horace et du Cid, et les larmes brûlantes de la triste période de Pertharite et d'Attila !

X. — EN GUISE DE CONCLUSION

—

Je n'ai vraiment pas de conclusion à tirer de ces quelques pages. La seule que j'oserais donner, c'est que nous devons, autant que nous le pouvons, aller nous reposer sous le toit de Corneille.

L'âme se retrempe et se fortifie quand les regards se posent sur les objets qui, jadis, ont servi aux grands pontifes de l'humanité. Outre leur valeur archéologique, ils nous rappellent le souvenir de ceux dont nous aimons à prononcer respectueusement le nom.

Et puis, après avoir visité le sanctuaire du génie, n'oublions pas de feuilleter les œuvres du poète, trop souvent délaissées, je le crains, sur un rayon poudreux, sous prétexte qu'elles ne sont plus modernes.

Croyez-moi, cependant, nul contemporain ne vous enseignera mieux que notre illustre Normand, l'amour du devoir! Nul autre ne vous communiquera mieux sa force dans l'adversité. et vous sortirez plus trempés et plus grandis de la maison bénie, en murmurant, tout bas et malgré vous, les vers sublimes qui s'échappent des lèvres de Rodrigue ou du vieil Horace.

APPENDICE

Depuis que ces lignes ont été écrites, le temps à marché. précipitant les évènements.

Le père Diot, l'excellent gardien. frappé par un deuil cruel, traînant péniblement depuis ses 74 ans. s'est résigné à démissionner .

Le Livre des visiteurs qui m'avait servi à rédiger ce petit volume est également disparu, mais je me hâte d'ajouter, qu'il est tombé dans les mains du savant directeur M. Gaston Le Breton.

Ce dernier enfin a été récemment promu officier de la Légion d'Honneur. A cette distinction bien méritée applaudiront certainement tous ceux qui ont visité la maison de Corneille et les splendides musées de Rouen.

Si tous les génies et les grands artistes s'éteignaient avec la certitude que leurs œuvres et leur mémoire seront entourées de tant d'égards de la part de gens aussi érudits et zélés, mourir ne serait plus mourir. car sachons le bien l'oubli seul, c'est la mort !

Juin 1901

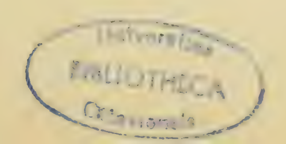
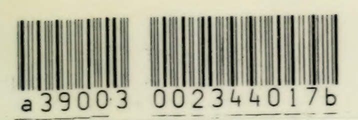


TABLE DES MATIÈRES

—:—

Préface.


a39003 002344017b

